

La Vie Spirituelle

Ascétique et Mystique

La très pieuse enfance d'Anne de Guigné (suite)

25 avril 1911 – 14 janvier 1922

IV. – L'effusion de la divine charité

Sans une révélation de Dieu, nous ne pouvons pas savoir d'une science certaine si nous sommes en état de grâce, parce que nous ignorons toujours un peu le mystère de notre cœur. La charité effective envers le prochain est pourtant de tous les signes de prédestination le plus lumineux et le plus consolant, puisqu'il faut qu'une âme aime Dieu pour aimer l'homme « en vérité ». « Il n'en peut être autrement, disait le Père céleste à la Vierge de Sienne, puisque l'amour que l'on a pour moi et pour le prochain est une seule et même chose : autant l'âme m'aime, autant aime-t-elle son prochain, car c'est de moi-même que vient l'amour qu'elle a pour lui... Ce sera la preuve que vous me possédez dans vos âmes par la grâce, si vous le faites bénéficier de nombreuses et saintes oraisons, avec un doux et amoureux désir de mon honneur et du salut des âmes. L'âme amoureuse de ma vérité ne cesse jamais de se rendre utile à tout le monde. »

L'aimable enfant dont nous essayons de redire l'humble vie eut ce signe de la présence de Dieu en elle : les effusions de sa charité furent les plus belles manifestations de sa vie intérieure. Ce signe des saints, elle l'eut d'une incomparable manière : *elle ne cessa jamais de se rendre utile à tout le monde*, « avec cet amoureux désir » de l'honneur de Dieu et du salut des hommes, dont parle sainte Catherine ; et parce qu'il y a dans l'amour un ordre divin, Anne, sous la conduite de l'Esprit, distribua ses affections et ses dévouements avec une heureuse sagesse qu'il nous faut essayer de redire.

Elle garda toujours vivant le souvenir de son père ; elle pensait constamment à cette âme bénie, qu'elle savait dans le royaume de Dieu. Cette certitude du salut de son « papa chéri » inspirait les paroles de consolation, par lesquelles la tendre

enfant confortait la douleur maternelle. Elle faisait souvent des prières et des sacrifices, surtout au début, pour qu'il fût admis sans retard dans la gloire des saints. À la fin, avec une intime amie, elle parlait volontiers de son grand désir d'aller le voir au ciel. Que de signes, discrets mais constants, révèlent ainsi la filiale tendresse, l'impérissable souvenir, chez cette enfant qui ne savait pas oublier !

Elle eut aussi pour sa mère un culte touchant. « Il faut aimer ses parents, ce n'est pas un commandement, cela vient du cœur », avait écrit la petite Anne, en ce style simple et direct qui est propre aux enfants. Et sans doute elle fut naturellement affectueuse, mais la grâce et la vertu donnèrent à ses sentiments une rare perfection de délicatesses d'élévation, de force et d'immolation.

Elle eut pour les siens, comme pour Dieu, « ces yeux illuminés du cœur », qui pénétrèrent les secrets de l'âme. Elle montait la garde du dévouement autour de la souffrance auguste, que le deuil avait fait naître à son foyer. Elle cherchait dans les yeux de sa « maman chérie » les moindres ombres pour les dissiper par des paroles d'espérance et par les témoignages renouvelés de son amour. « Ayant pénétré ma douleur, écrit sa mère, elle comprenait ce qu'était pour moi toute allusion à la guerre, ou plus encore la vue d'un officier revenant du front, et si on m'en parlait devant elle, elle s'approchait de moi, m'embrassait tendrement et me disait tout bas : "Il est heureux, n'ayez plus de peine." La tendresse de cet enfant pour moi est impossible à dire. Son limpide et doux regard cherchait constamment à deviner dans mes yeux mes pensées et mes désirs. »

Son cœur restait toujours vigilant, jusque dans ses jeux mêmes. Les Sœurs d'Annecy-le-Vieux, un jour, étaient venues voir sa famille. Elles s'entretenaient, sous la charmille, de pensées chrétiennes, en ces jours de malheur. Anne jouait un peu à l'écart avec Jacques. L'enfant entrevit quelques larmes dans les yeux de sa mère. Aussitôt elle quitte tout et vient dire sa parole d'espérance, avec une grande flamme dans les yeux : « Maman, il est heureux ! » Et comme son turbulent petit frère, quelques instants après, n'était pas sage, elle se mit à l'embrasser et avec un irrésistible accent : « Tu sais, Jojo, il faut être bon, Maman a du chagrin. » Elle guettait ainsi les moindres peines pour les consoler toutes !

Et que n'eût-elle pas fait pour apaiser cette douleur qu'elle partageait si vivement ? Lorsque, en 1917, les prisons allemandes dévoilèrent le mystère de leurs horreurs, on vit toute une armée de « disparus et de morts » sortir de l'ombre et du silence : ces combattants, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis de longs mois, qu'on croyait trépassés, croupissaient tout simplement dans quelque geôle tudesque ou dans quelque camp muet au cœur des forêts de Germanie, et ils reparaissaient maintenant ! Un immense espoir revint au cœur de bien des

veuves : n'y aurait-il pas aussi un miracle de retour pour ces femmes qui gardaient vivant sous leurs voiles le souvenir des absents ? Nénette devina qu'une telle espérance tenait dans une douce angoisse le cœur de sa mère. Elle était alors torturée par une violente crise de rhumatismes et elle eut ce mot bien touchant pour une enfant si jeune : « Oh ! Maman, s'il faut que quelqu'un souffre pour que Papa chéri revienne, je suis bien heureuse que ce soit moi. »

Elle eut toujours ce secret de savoir conforter la détresse du cœur. Quand l'Allemagne vaincue vint à Rethondes proposer l'armistice, ce fut par toute la France une joie délirante. Les cloches devaient carillonner la victoire comme elles avaient sonné le tocsin d'alarme. L'heureuse nouvelle parvint tard dans les campagnes reculées de Savoie, où la famille d'Anne se trouvait alors. Les enfants groupés autour de leur mère se promenaient dans le parc. Le soleil s'était lentement incliné sur cette douce et magnifique terre, les ombres descendaient, enveloppant toutes choses de cette paix qui fait penser au déclin de la vie, au sommeil de la mort. Lorsque les cloches d'Annecy-le-Vieux se mirent à sonner, une douloureuse émotion serra le cœur de la veuve de guerre : cette voix des cloches, en carillonnant la victoire, ne consacrait-elle pas aussi l'irréparable séparation ? Tous comprirent cette tristesse auguste, et chacun eut pour l'épouse en deuil un mot de tendresse. Mais Anne avait plus vivement senti, plus profondément pénétré cette douleur, et elle vint, elle aussi toute en larmes, se jeter dans les bras de sa mère, et la serrant sur son cœur elle lui disait avec la forte suavité de sa tendresse : « Ne pleurez plus, Maman chérie ; Papa est au ciel, heureux pour toujours. » On l'appela pour le coucher ; docilement, selon sa coutume, elle s'arracha aux bras maternels, mais elle attendit toute éveillée en son lit le dernier baiser du soir : elle n'avait pas achevé sa tâche de consolation et elle dit encore à sa mère avant de s'endormir : « Oh ! Maman, n'ayez plus de peine ! Papa chéri est infiniment heureux, il nous voit, il nous aime, et puis un jour nous irons avec lui. Ne pleurez plus, je vous en prie. »

« Âme aimante, a dit un témoin intime de cette belle vie, Anne souffrait des souffrances de sa mère. » De là cet extrême souci pour éviter toute peine, pour apporter tout secours, à celle qui tenait la place même de la sainte Vierge auprès de sa vie. Sachant qu'il fallait éviter les émotions trop vives à sa maman, que ne fit-elle pas pour l'en préserver ? Dans l'ardeur de sa course un jour de son avant-dernier hiver, elle glissa et, dans une douloureuse chute, elle se froissa un muscle du genou. Sa mère accourut aussitôt. Anne était blême, des larmes pleins les yeux, sans une parole : elle essayait vainement de se relever. Dès qu'elle put parler, pas un cri, pas une plainte, mais sa première parole fut pour dire : « Ne vous tourmentez pas, Maman chérie, ce n'est rien ; j'ai seulement beaucoup de chagrin de vous avoir fait peur. »

Elle était héroïque pour lui éviter les moindres fatigues. Vers les derniers temps de sa vie, les voyages en auto lui provoquaient des douleurs vives à la tête et au dos. Non seulement elle ne voulut jamais se laisser vaincre par ces fatigues, mais il lui fallut toujours venir au secours des autres. La voiture rendait malade une de ses petites sœurs : Anne maternellement l'installait de son mieux sur ses genoux, la soutenait d'une main et de l'autre égrenait son rosaire. Elle se réfugiait ainsi dans la prière pour être forte, et c'était, sans interruption, depuis le départ jusqu'à l'arrivée. On avait beaucoup de peine à lui faire prendre du repos, tant la bonne enfant craignait que sa « Maman chérie » ne se fatiguât à sa place. Elle supportait toutes ses fatigues avec une douce force animée par l'amour : l'altération de ses traits révélait seule, à la fin, son épuisement. Pour elle, son dévouement n'était jamais satisfait, et après tant de soucis, tant d'attentions, elle demandait encore à sa gouvernante, le soir : « Demoise, ai-je bien fait tout ce que j'ai pu, pour soulager Maman ? »

On n'a vu qu'après sa mort de quel secours elle fut pour les siens. Elle aidait sa mère de mille manières, selon sa capacité, selon toutes ses forces. On fut une fois bien touché par le soin qu'elle apportait à quelque long travail de dentelle, entrepris pour l'église de la paroisse. Elle maniait son crochet avec une ardeur soutenue et une étonnante application. « Vous comprenez, disait-elle gravement, il faut que j'aide Maman, sans quoi elle aurait trop de peine. » Et c'était ainsi pour toutes choses. Aider, servir, épargner la fatigue aux autres, était la forme la plus familière, la plus inaperçue presque de sa charité, tellement on trouvait naturel, aisé, aimable ce concours perpétuel de ses jeunes talents.

Elle puisait dans sa vive tendresse la force de cette incessante activité. Car sa piété filiale fut une passion très pure et très belle. Qu'un trait nous en révèle encore l'intensité et la splendeur !

Un jour, une grosse heure à l'avance, tout le petit groupe des enfants vint guetter au jardin le retour de la mère absente. On comptait les minutes, ces longues minutes de l'attente. Nénette avait déjà mis des fleurs au salon. Mais ne fallait-il pas « tout rendre beau pour Maman » ? Elle s'arme d'un rateau, énorme pour ses frêles bras, et, gracieuse jardinière, la voilà, de toute son ardeur, en devoir de ratisser l'avenue. On dut lui interdire cette fatigue. Elle obéit aussitôt selon son habitude, mais la préoccupation de sa tendresse l'emporta bientôt et ce ne fut qu'en achevant de « faire belle » l'avenue que l'enfant s'aperçut de son involontaire désobéissance. Toute confuse elle vint demander pardon à sa gouvernante : « Oh ! dit-elle, j'ai oublié que vous m'aviez dit de ne plus le faire ! » Dans cette attention, si petite en elle-même, si grande par l'amour qui l'animait, dans cet involontaire oubli de l'obéissance qui était sacrée pour elle, la

sainte enfant révèle bien le mystère de son admirable cœur.

Et comment redire encore l'affection qu'elle eut pour son frère et ses sœurs ? Sans rien perdre de sa vivacité et de sa bonne humeur, elle se corrigea avec une ardeur soutenue de sa tendance à les dominer. Bien vite elle fut entièrement à leur service : elle répondait à leurs moindres désirs, se faisait de tous leurs jeux, les consolait, les amusait, les faisait travailler. Une vraie petite maman ! Eux s'en aperçurent sans tarder ; frère et sœurs comprirent que Nénette avait résolu de s'oublier et qu'elle donnait toujours. L'habitude fut vite prise de se tourner vers elle « parce qu'elle arrangeait tout ».

On sentait parfaitement sa supériorité : on la consultait, on se soumettait à ses décisions, on avait pour elle une considération qui allait jusqu'au respect.

Cette admiration était d'ailleurs méritée. Anne donnait d'« excellents conseils » et protégeait son petit monde avec une tendre sollicitude. Quand on devait gronder les étourdis, elle en était désolée. « Maman, c'est peut-être ma faute s'ils ne sont pas gentils, je n'ai probablement pas bien su les amuser. » Elle plaidait toujours mal une telle cause, car il était bien évident qu'Anne s'appropriait toujours « le rôle ingrat » dans les jeux de ses frères : cela n'aurait-il pas été « sa faute à elle s'ils n'avaient pas été bons » ? Que de fois elle eut à contrarier ses goûts pour satisfaire ceux des « autres » : « Ça ne fait rien, avouait-elle, comme cela ils sont bons. »

Et oui, pour rester fidèle à son dévouement, elle dut souvent faire de gros efforts et même de durs sacrifices, car elle aussi, elle était enfant, elle avait six ans, sept ans, elle aimait les jouets, et en particulier une certaine brouette, qui lui était bien chère parce que c'était un souvenir de son papa. Or précisément Jacques avait souvent envie de la brouette : Anne la lui prêtait généreusement avec un bon sourire.

« Elle s'oubliait toujours » et « elle n'oubliait personne ». Si, autour d'elle, un enfant ne s'amusait pas, vite elle venait et cherchait à le faire jouer. Ses jeux préférés étaient ceux qui plaisaient aux autres, et « les plus ennuyeux pour elle *la comblaient de joie*, quand elle voyait heureux » son petit monde. Elle se livrait toujours avec élan à ces amusements qu'elle embrassait par devoir, parce que son plaisir était de faire plaisir.

Rarement on se doutait du sacrifice que cette joie pure lui coûtait. Un jour, pourtant, on put la deviner. Elle avait soigneusement arrangé des fleurs dans un petit chariot qu'elle était manifestement ravie de promener. Tout à coup Jacques et un petit ami qui jouaient à côté, s'emparent du chariot avec le despotisme du jeune âge et, sans rien dire à Nénette, ni même se douter qu'ils lui faisaient grande peine, jettent les fleurs et s'en vont. Elle ne put comprimer les larmes. Mais à

travers ses pleurs : « Je suis contente, dit-elle, ils s'amuse ! »

Une autre fois elle eut un mot charmant. On lui avait dit que la première dent qui tombe apporte un cadeau. Comment cela se fait-il ? Les quatre enfants se le demandaient sans bien comprendre. Or le grand jour arriva. Nénette perdit sa première dent, et le soir même le facteur apporta un gros paquet au nom de mademoiselle Anne de Guigné. Tout le monde était là. Quelle allégresse à la vue d'une ravissante toilette de poupée en porcelaine ! On se met aussitôt à jouer ! Hélas ! la joie fut courte. Jacques était là, lui aussi. Comment fit-il ? On ne sait. Mais le précieux jouet gisait bientôt à terre, en morceaux. La première stupeur passée, Anne voit son frère en pleurs ; elle l'embrasse, le console, et puis, tout bas, à sa gouvernante, ce mot délicieux sur des lèvres de sept ans : « Tant mieux, je ferai le sacrifice d'Abraham. »

Elle eut jusqu'à la fin de ces renoncements vertueux, qui la tournaient toujours au bien des autres. Durant son dernier automne, on avait projeté une partie de chasse où elle se promettait beaucoup de joie. Elle dut rester avec ses petites sœurs, Jacques seul fut emmené. Elle en éprouva d'abord un gros chagrin et s'écarta pour cacher sa peine et ne pas attrister sa famille ; puis, les yeux encore humides de pleurs, elle vint se réfugier auprès de sa gouvernante et, sans une plainte : « Je suis bien contente, dit-elle, que Jojo seul y aille. Puisque Maman ne me l'a pas permis ainsi qu'aux petites sœurs, c'est qu'elle a une bonne raison » ; et, voyant ces dernières prêtes à pleurer, elle s'empressa auprès d'elles : « Venez, les petites sœurs, nous allons bien nous amuser. »

En octobre de cette année, elle dut renoncer encore à certain voyage, où son cœur aurait goûté la joie très vive d'accompagner une grande amie. « Je reste pour amuser les petites sœurs, confia-t-elle encore à Mademoiselle, et pour qu'elles n'aient pas de chagrin, puisque vous ne serez pas là. »

Elle avait pour tout de ces attentions délicates, qui sont le signe d'une charité exquise. Par les froids hivers, il fallait l'arrêter pour qu'elle ne donnât point ses couvertures ou son édredon à son frère ou à ses sœurs.

Rien n'échappait à la sollicitude de son cœur. Un jour Jacques allait de l'avant emporté par son ardeur, sans voir que ses cadettes le suivaient péniblement. Anne, très grave, lui dit doucement : « Fais attention, Jojo, Leleine ne peut pas marcher aussi vite que nous. » Ces détails révèlent la fine qualité de cette âme !

Anne d'ailleurs a particulièrement aimé son frère Jacques : elle eut pour lui une sorte de passion ; elle désirait ardemment qu'il fût « bon », ainsi qu'elle disait. Pour qu'il fût sage, elle n'hésitait devant aucun sacrifice, demeurait à la disposition de ce joueur infatigable, se faisait « son cheval » des heures entières et avec bonne humeur, bien qu'elle eût ce jeu en horreur. Elle aurait voulu le voir

heureux comme elle, d'une vertu achevée. Quand, par malheur, il n'était pas « bon », Anne se mettait à prier, et, s'il persistait, elle montait jusqu'à sa chambre, grimpait sur son lit pour atteindre le Christ qui le bénissait, et, le baisant de tout son cœur : « Jésus, faites que Jojo soit bon ! »

Elle priait toujours pour lui avec une particulière confiance. « Le bon Dieu m'exaucera, déclarait-elle avec certitude, c'est pour que Jojo soit bon. » On ne peut dire quel souci elle eut du bien de cette âme. Une fois, le petit étourdi, malgré la défense maternelle, grimpait aux arbres du parc. On dut plusieurs fois le rappeler à l'ordre. Que faire pour obtenir la conversion de l'obstiné ? Anne s'approche, n'y tenant plus, le prend par la main, fait quelques pas sous la charmille, et on l'entend lui murmurer, avec une forte douceur : « Il faut être bon, Jojo, nous irons communier demain. » Il n'y avait point pour elle de motif plus pressant d'être sage.

On la vit, une autre fois, dans l'église d'Annecy-le-Vieux, entourer ce petit frère de ses bras, au moment de l'action de grâces. Leur maman n'avait pu les accompagner ce jour-là, et Nénette avait peur que l'enfant ne sût pas tout seul se tirer d'affaire avec le bon Dieu, et elle se mit tout bas à lui suggérer pour Jésus des paroles d'amour, et c'était avec une telle onction, une telle gravité, une si vive flamme, que des jeunes filles qui la virent en furent profondément remuées.

Elle aurait voulu ce petit frère parfait, et volontiers elle aurait pris pour elle tous ses torts et tous ses maux aussi. Un soir, comme on venait lui donner au lit le dernier baiser, elle luttait contre le sommeil. Sa charité la tenait en éveil. Jacques avait commis dans la journée un petit malheur : « Ne le grondez pas, Maman, suppliait la pauvre enfant, il ne l'a pas fait exprès. » « Jojo a mal aux yeux, confiait-elle un jour. J'ai demandé au bon Jésus d'avoir mal à sa place. » Telles étaient les tendresses de son cœur !

Les affections humaines retrécissent l'horizon de l'amitié, les divines le rendent infini : il y a dans l'amour né de Dieu une plénitude qui embrasse aisément toutes choses. Anne semblait aimer chacun d'une tendresse unique, et, en donnant tout son amour à tous, elle ne le diminuait pas, mais elle l'accroissait en le multipliant. Tous avaient leur part, dans un ordre parfait.

On la voyait souvent s'arracher à ses jeux : « Grand-père est seul, disait-elle tout bas, je vais un peu vers lui », et personne ne savait comme elle mettait un rayon de lumière dans la vie finissante du vieillard.

Un de ses grands-oncles fut alors atteint d'une cruelle maladie d'yeux. Nénette eut pour lui les attentions d'un ange gardien : discrètement elle tournait la lampe du bon côté pour que la lumière ne blessât point les regards du malade ; elle s'offrait toujours pour le conduire, lui ouvrait les portes, l'aidait aux endroits

difficiles, avec une adresse heureuse et touchante.

Chacun ne sait comment redire les témoignages singuliers d'affection qu'il a reçus de cette enfant. Elle eut pour tous ceux qui l'entouraient cette perspicacité surprenante qui lui faisait deviner les peines secrètes pour les consoler : son regard, si pur, si attentif, semblait aller au fond des âmes. « Demoise, vous avez de la peine, vous n'avez pas de bonnes nouvelles de chez vous ?... Je vais prier davantage encore pour votre famille. » Ainsi disait-elle quand son cœur découvrait une ombre de tristesse dans les yeux de sa gouvernante.

La voyant si capable de comprendre la douleur, si habile à l'apaiser et si puissante en sa prière, Mademoiselle lui confia une peine intime : la bonne enfant appelait cela : « notre secret à nous deux ». Elle devint, à partir de ce moment, plus affectueuse encore pour sa maîtresse, plus ardente à implorer Jésus pour sa cause préférée, et c'était une préoccupation de toutes les heures, un vrai souci.

Un soir, après le coucher des enfants, Mademoiselle entendit frapper à sa porte un petit coup discret. Anne, toute inquiète, était là, blanche apparition de tendresse. Elle vint se jeter au cou de sa grande amie: « O Demoise, dit-elle, vous savez quelque chose, n'est-ce pas ? Vous avez de mauvaises nouvelles ? » Comment redire cette angoisse ?

Elle avait également pour les domestiques des attentions charmantes. Elle ne passait jamais devant les fenêtres du portier sans venir dire un gracieux bonjour. Quand la cuisinière Mélanie, – excellent cœur mais un peu vif –, la tarabustait, c'était une désolation : « Mon Dieu, qu'ai-je donc pu faire à Mélanie !... » Peiner quelqu'un était sa vraie souffrance : elle craignait toujours de blesser la sensibilité souvent fort délicate des gens qui la servaient. La charité lui inspirait tous ces sentiments et la portait à leur être agréable, pour leur faire aimer Dieu. Parmi les friandises qu'on donne aux enfants, elle réservait toujours pour eux la bonne part : la grâce de ses manières donnait à ces petits présents le prix de l'affection, qui est sans mesure. Avec quel bonheur elle gardait pour eux le pain bénit qu'on donne à la messe, et venait l'apporter comme un présent divin ! Ainsi sa bonté allait à tous, l'inclinait vers tous. Une femme de service, qu'Anne connaissait à peine, la « Mère Jeanne », ayant un jour plumé des volailles, une armée d'insectes avait émigré sur elle. Quelle horreur et quel supplice., pour Nénette ! L'enfant se mit gentiment à la chasse. « Mère Jeanne, disait-elle, je ne veux pas que vous soyez seule à souffrir... il faut partager avec moi... j'en veux la moitié. » Et c'était dit avec tant d'affection que la mère Jeanne pleurait d'attendrissement au seul souvenir de cette exquise charité.

Toutes les misères émouvaient cette enfant, tous les besoins la mettaient à l'œuvre.

A l'école ménagère d'Annecy-le-Vieux, il y avait de beaux lapins. Anne, Jacques et les petites sœurs ne manquaient jamais d'aller les admirer, quand on avait la bonne fortune d'aller rendre visite aux Sœurs. Un matin, hélas ! plus de lapins, ils ont tous péri ! Les Sœurs doivent être bien tristes, puisqu'elles n'ont plus de lapins ! Les enfants rentrent au château, consternés. Il faut réparer ce malheur ! Gravement Nénette rassemble son petit monde : on tient conseil en grand mystère ; avec la permission de maman on brisera les tirelires. Joie ! La permission est accordée. Les sous, les billets multicolores sont là, épars sur la table : avec des doigts fébriles, on les compte, l'émotion avive les regards. Pourra-t-on avec cette fortune acheter beaucoup de lapins ? Ils sont si chers ! Les francs s'accroissent, les petites mains battent d'allégresse : on peut acheter deux lapins !

On cache soigneusement les petites bêtes dans un panier et on laisse à Marinette, la plus jeune, le plaisir de les porter. La joyeuse ambassade arrive, les yeux brillants du bonheur que va causer la surprise. Et en effet le plaisir est grand au couvent ! Mais ce n'est pas tout : il faut cueillir aux lapins l'herbe qu'ils préfèrent. Connaissez-vous le goût des lapins ? « Ma Sœur, il ne faut pas leur donner toute espèce d'herbe ; celle qu'ils préfèrent, c'est le laiteron ! Si vous le permettez, nous irons en cueillir. » Et voilà notre gracieuse troupe, au jardin, faisant moisson, heureuse d'apprendre à la Sœur à connaître le laiteron cher aux lapins !

C'était ainsi pour tout. Anne avait en vérité le génie du dévouement. Un orage avait allumé un incendie dans un hameau du voisinage. Parmi les sinistrés, une jeune femme et ses quatre petits émurent particulièrement la pitié de Nénette. Elle résolut de les secourir. En secret elle se mit à fabriquer de petits ouvrages, où elle était fort habile. Tout étant prêt, elle demanda la permission d'organiser... une vente de charité.

Dans la charmille on dressa les comptoirs. Sous un dôme de verdure et de fleurs, un buffet magnifiquement servi : du pain d'épices dont on s'était secrètement privé ; des compotiers de fruits sauvages, des mûres, des fraises des bois, des noisettes cueillies aux noisetiers de la forêt, des chocolats aussi, prélevés discrètement sur le dessert. À droite, une boutique où l'on vendait très cher les fleurs des champs voisins. À gauche, une exposition d'art, où l'on admirait les inventions de Nénette : des berceaux creusés dans des glands, des paniers sculptés dans des marrons, des corbeilles à ouvrage tressées avec des joncs : toute l'industrie du cœur... Tout se vendit fort bien : les vendeuses avaient si bonne grâce ! Anne, ravie, réalisa la somme énorme de trente francs. On devine avec quel bonheur elle fit remettre cette fortune à la pauvre mère...

Parmi tous les malheureux, elle eut toujours une prédilection pour les pauvres et les pécheurs. La divine charité l'inclinait de la sorte aux œuvres de l'amour et elle savait unir l'aumône spirituelle aux secours temporels.

Ses « petits pauvres », elle les chérissait vraiment, et les voulait secourir par tous les moyens en son pouvoir. Sur ses étrennes elle faisait leur part avant tout, une part très large, la plus belle. Encore sacrifiait-elle volontiers ses goûts et préférait souvent se priver pour eux des objets qui tentaient ses désirs. Toujours elle donnait joyeusement, avec un noble oubli d'elle-même.

Pour les enfants sans ressources, elle sacrifiait ses jouets « préférés » et « les moins abîmés ». « Sans quoi, disait-elle, je ne ferais pas de sacrifice. »

Les souffrances des malheureux l'émouvaient jusqu'aux larmes. Elle demandait comment font les pauvres pour se chauffer l'hiver, quand ils n'ont pas de bois. Elle ne pouvait se consoler d'apprendre qu'ils devaient pâtir de la froidure. Alors elle se mettait au travail, avec un souci constant de soulager le plus possible ces misères. Elle faisait pour eux des has et des brassières et c'était une application touchante. Elle recommençait parfois son travail pour mieux le refaire : ne fallait-il pas donner toujours « quelque chose de bien pour les petits pauvres » ? On lui avait dit qu'ils sont les membres souffrants du Sauveur et elle n'eût pas mieux fait pour secourir Jésus malheureux ! Et sa patience, sa longanimité, tenaient parfois du prodige. On lui avait donné une fois, par mégarde, une pelote de laine mitée pour ses œuvres ; elle eut cet amour ingénieux qui ne laisse rien sans le tourner à ses fins : elle rajusta tous les bouts pour tricoter son lainage.

Son dévouement aux pauvres âmes était plus admirable encore, il fut en vérité étonnant : la présence seule du Saint-Esprit dans cette âme peut en expliquer et l'ardeur et la sublimité et la constance.

« Quand elle parlait des pécheurs, on la sentait désolée en son âme, comme noyée dans une profonde tristesse, accablée de peine, témoigne sa plus intime amie, qui la vit et la contempla en ces moments d'entier abandon. Quand elle apprenait qu'un malheureux avait offensé le Seigneur, on l'entendait prier : « O mon Dieu, pardonnez-lui ! » Et elle levait les yeux au ciel, avec une expression angélique : sa figure n'était plus terrestre. Puis elle cherchait à réparer et comme à consoler le Divin Cœur. On voyait qu'elle souffrait de la souffrance même de Jésus offensé par les hommes : sa physionomie s'attristait comme si le mal lui eût été fait à elle-même. Elle aurait voulu sauver toutes ces âmes, non seulement par la prière, mais par l'exemple et par la parole. Elle avait une grande ambition de les ramener toutes : elle les aimait ! »

Son meilleur moyen de sauver les âmes était la prière et le sacrifice. Quand on

lui recommandait une intention, elle écoutait attentivement, puis avec gravité elle promettait de prier : « Je m'arrangerai », disait-elle, comme si elle avait eu son secret avec le Père Tout-Puissant. Et ce n'était pas une prière d'un instant, balbutiée d'une bouche distraite : c'était un continuels cri de l'âme, tout l'amour de son cœur s'adressant au Dieu d'amour. « Lorsqu'elle voulait obtenir une grâce, et surtout une conversion, on ne pouvait l'arrêter ; elle s'imposait mille petites mortifications physiques et morales et entraînait son frère, ses sœurs et ses amis à suivre son exemple. Sauver une âme en la ramenant à Dieu était son idéal, et aucun effort ne lui semblait trop grand pour arriver à ce but. Elle aimait qu'on lui confiât une âme à convertir¹. »

Il lui en fallait toujours une et, sachant que les Sœurs connaissaient parmi leurs malades les pécheurs endurcis que menaçait l'impénitence finale, elle leur demandait toujours une intention précise. Ses demandes avaient la grâce de l'amour et de la discrétion. « Ma Sœur, pouvons-nous vous aider à prier pour quelque pécheur ? » demandait-elle, et se tournant vers sa gouvernante elle ajoutait : « N'est-ce pas, Demoise, que nous pouvons aider la Sœur à prier pour les pauvres âmes ? »

Elle ne se décourageait jamais dans ses saintes entreprises. Une jeune femme semblait inconvertissable, et Anne en avait une vive peine : loin de désespérer, elle redouble et de prières et de pénitences. Quelle explosion de joie, quel intime tressaillement d'âme quand elle se voit exaucée ! Une autre fois, elle voulait gagner à Dieu une forte tête savoyarde, dure comme le granit de ces montagnes. Elle demandait toujours des nouvelles de son « pécheur » ; on la voyait navrée de le savoir toujours endurci. La résistance enflammait son courage, et elle demandait qu'on redoublât de ferveur, il fallait *importuner le Sauveur, lui arracher cette grâce* : « Je veux obtenir qu'il se confesse, Maman, il faut encore prier pour lui », et elle voulait retourner à l'église. Cet homme, à la fin, reçut le prêtre.

Cette charité s'épanouit, aux derniers temps, en splendeur et en grâce ; elle se traduisait par un dévouement universel. « Anne s'efforçait de faire plaisir à tout le monde... Les attentions de chaque instant qu'elle prodiguait à tous ne peuvent se redire. Elle vivait dans un souci constant des moindres besoins de ceux qui l'entouraient. Des gestes effacés, ignorés, mais dont j'ai été le témoin bien des fois, m'ont révélé l'immense charité de ce cœur. Je ne pouvais, les derniers temps, arrêter cette âme ardente. Au milieu de son travail il fallait qu'elle rendit service à ses sœurs penchées près d'elle sur leurs devoirs, et c'était pour un buvard, pour

1 Mademoiselle B.

une plume, pour une explication, que patiemment elle s'interrompait². »

Ce qu'il faut admirer chez une enfant si jeune, c'est le caractère vertueux de cette si vive affection, et sa surnaturelle élévation. Anne, en aimant, cherchait moins à satisfaire son cœur qu'à combler de joie son prochain. Ce souci du bien des autres la portait constamment à se sacrifier pour eux. Cette enfant, mue docilement par le Saint-Esprit, était, à la fin, d'une constance inlassable dans le don de soi, et son art d'aimer savait inventer mille « petits arrangements », pour employer son joli mot. Ce perpétuel oubli de soi lui avait bien coûté d'abord, mais, sous l'empire de la divine charité, elle était arrivée à réitérer si souvent ces actes de volonté pour se renoncer, pour laisser les autres en avant, ou pour les obliger, qu'elle goûtait aux derniers temps la joie de se donner : « Son seul chagrin était de ne pouvoir se faire toute à tous. » Se rendra utile, servir, consoler, rendre heureux pour rendre bon, c'était tout son plaisir à la fin. Et c'était dans la prière que s'épanouissait son amour, de même que c'était par la prière qu'il prenait son essor. « Combien de fois ne m'a-t-elle pas confié : “Je viens de dire un petit *Salve Marie* pour vous.” » Et sa prière montait souvent ainsi, pour tous, dans un simple acte d'amour. Combien de personnes se doutent peu qu'elle a prié pour elles ! Cette enfant bénie avait cet apostolat intime, ignoré, mais si puissant auprès de Dieu qui regarde le cœur³.

Le rayonnement d'une charité si parfaite en ses actes, si affinée et délicate en ses moindres nuances, donnait à cette enfant je ne sais quel éclat, qui la faisait ressembler à Jésus. Tous les témoins de sa vie finissante furent frappés par cette paix divine qui transparaisait en la grâce de son visage si pur.

Anne était remarquablement modeste et réservée, ne parlait jamais d'elle-même, et faisait toutes choses d'un élan mesuré, avec une paisible ferveur et une admirable possession de soi : on la voyait toujours calme, et volontiers silencieuse aux heures graves du devoir, enjouée, rieuse, étonnamment vive aux récréations. Mais à ces moments mêmes, la spontanéité un peu fébrile de l'enfance, ses élans irréflechis et désordonnés n'émouvaient pas en elle une sensibilité de surface : dans un groupe de gracieux et aimables enfants, l'harmonie profonde de ses moindres gestes la révélait toujours supérieure. Toute l'âme, où Dieu vivait, transfigurait paisiblement ses traits : c'était, dans sa douce figure un peu pâle, une expression, une beauté de lignes animées, qui révélaient le mystère d'un charme intérieur, la vie cachée d'un cœur ardent et bon, l'ordre d'une vie bien gouvernée par l'Esprit-Saint, la splendeur d'une lumière de Dieu. La limpidité de son regard si profond et si droit laissait une impression inoubliable de pureté. « Quelle est

2 Mademoiselle B.

3 Ibidem.

donc cette enfant ? demandait une religieuse au hasard d'une rencontre. On voit Jésus dans ses yeux ! » Un pauvre auquel Anne donna son « petit sou », vers la fin de sa vie, ne put s'empêcher de dire qu'une petite sainte lui avait fait l'aumône. « Quel beau petit ange ! » s'écriait une personne qui ne connaissait pas Anne, devant le pastel où une amie de sa mère reproduisait de mémoire ses traits lumineux et suaves.

N'est-il pas écrit que nous sommes « prédestinés à devenir conformes à l'image du Fils » ? Anne, à force de contempler le Sauveur et de l'aimer, n'était plus à la fin qu'un reflet de sa beauté, qu'une empreinte de sa très pure sainteté. Elle portait en vérité sur son front le signe de « l'Agneau », l'éclat du nom divin. Arrivée à ce point de luminosité, cette âme semblait toucher aux portes de l'éternelle gloire. Elle ne pouvait plus rester longtemps sur la terre. Les anges l'appelaient...⁴

Ét.-M. Lajeunie, o.p.

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.

Tome 11 – N° 63 – pages 273 à 291.

4 La place dont la Revue pouvait disposer ne nous permet pas de publier, ici, le récit de la très belle mort d'Anne de Guigné. Nous avons dû pour la même raison écourter le récit des premières années. La vie complète de la "petite sainte" paraîtra, en brochure, à la fin du mois, aux *Éditions de la Vie Spirituelle*, Saint-Maximin (Var), sous ce titre : *La gracieuse histoire de la petite Anne de Guigné*.